

## La portée historique du Cours de philosophie positive d'A. Comte : tensions et paradoxes

Annie Petit

*Résumé* : La portée philosophique du Cours de Comte est historique en plusieurs sens. Il fait une sorte de bilan de l'état des sciences de son temps ; il fonde la nouvelle science, la sociologie, qui pour lui est très liée à l'histoire. Et la promotion de l'histoire dans sa philosophie des sciences a parfois été vue à l'origine d'un certain style « français ».

Je m'interrogerai sur la philosophie de l'histoire qui sous-tend l'approche comtienne pour en relever quelques tensions, ambivalences et paradoxes.

\*

La portée philosophique du *Cours de philosophie positive* de Comte est historique en plusieurs sens. Il fait une sorte de bilan de l'état des sciences de son temps et la nouvelle science qu'il prétend fonder, la sociologie, est très liée à l'histoire. Comte lui-même a revendiqué cette portée historique de son œuvre. Il jugeait qu'on devait créer, pour lui, une chaire d'Histoire des sciences au Collège de France, chaire demandée plusieurs fois de son vivant, en vain ; mais elle fut effectivement créée plus tard pour son successeur orthodoxe, Pierre Laffitte (1892) et elle a été ensuite occupée par un autre positiviste déclaré, du groupe dissident de Littré, Grégoire Wyruboff<sup>1</sup>. Du point de vue des philosophes des sciences et épistémologues contemporains, la promotion de l'histoire dans la philosophie comtienne des sciences est souvent vue à l'origine de « l'épistémologie historique » et d'un certain « style français », illustrée par Gaston Bachelard, Georges Canguilhem, Michel Foucault, et leurs élèves<sup>2</sup>.

J'aborderai d'abord la question de la portée philosophique du *Cours* en interrogeant la part qui y est faite à l'histoire, que ce soit l'histoire des sciences, telle qu'elle est développée au cours des trois premiers tomes, ou l'histoire des sociétés, développée dans les trois derniers esquissant la nouvelle « sociologie ». Or,

---

<sup>1</sup> Sur l'histoire de cette chaire, Voir Annie Petit, « La création de la chaire d'« Histoire générale des sciences » au Collège de France en 1892 : un héritage du positivisme - P. Laffitte et G. Wyruboff », *Revue Française d'Histoire des Sciences*, 1995, XLVIII/4, p. 521-556

<sup>2</sup> Voir Jean-François Braunstein (éd.), *Textes Clés de l'histoire des sciences. Méthodes, styles et controverses*, Paris, Vrin, 2008, 384 p. et Jean-François Braunstein, Iván Moya Diez, Matteo Vagelli (dir.), *L'épistémologie historique : histoire et méthodes*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.

dans la philosophie de l'histoire qui s'y exprime, je crois pouvoir souligner quelques tensions, ambivalences et paradoxes.

Puis je reprendrai la question à partir d'une réflexion sur la réception du *Cours* en rappelant comment des disciples, plus ou moins fidèles, ont vu le rapport de Comte à l'histoire et à sa philosophie, et en parfois corrigé certains aspects.

## I – L'histoire dans le *Cours*<sup>3</sup>

### 1 – Les ambivalences des premières leçons du *Cours*

Les premières pages de la première leçon du *Cours* présentent la succession de trois « états » par lesquels passe « chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances » comme « grande loi fondamentale » d'une « nécessité invariable » dans le « développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité »<sup>4</sup>. L'énoncé de cette loi est impérieux et totalitaire ; Comte la dit « solidement établie, soit par des preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé » (p. 21). Et il répète que « cette loi fondamentale du développement de l'esprit humain » est « démontrée » tout en en réservant l'argumentation (p. 22).

En fait, cet énoncé suit de précédents énoncés plus prudents. L'opuscule de 1822, le « Plan des travaux... », affirmait déjà la suite des « trois états », pour « chaque branche de nos connaissances », et renvoyant à « la nature même de l'esprit humain », mais de façon plus prudemment descriptive<sup>5</sup>. C'est fin 1825, que les « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants » érigent la succession des trois états en « loi »<sup>6</sup> ; Comte précise alors les « caractères » de ces « états » de telle façon que la chronologie s'efface

---

<sup>3</sup> Le *Cours de philosophie positive* [1830-1842, 6 vol.] est ici cité *Cours*, avec le numéro de la leçon — cité dans l'édition Paris, Hermann, 1975, 2 volumes : I- t. I-II-III, 1<sup>e</sup> à 45<sup>e</sup> leçons, avec présentation et notes par Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur ; II- t. IV-V-VI, 46<sup>e</sup> à 60<sup>e</sup> leçons, présentation et notes par Jean-Paul Enthoven.

<sup>4</sup> C. 1<sup>e</sup> l., p. 21.

<sup>5</sup> « Plan », p. 77-78. L'énoncé de la suite des « trois états » est ainsi introduit : « Tel est le point de vue culminant et définitif auquel il faut se placer. De ce point de vue, il est aisé de resserrer, dans une série de considérations très simples, la substance de tout ce qui a été dit depuis le commencement de cet opuscule. Il reste à faire cette importante *généralisation*, qui peut seule fournir les moyens d'aller plus loin, en permettant de rendre la pensée plus rapide », je souligne. Ensuite Comte présente son énoncé comme un « résumé historique général ». La « Sommaire appréciation... » de 1820 esquissait déjà la succession, mais de façon plus concrète, avec quelques repères événementiels chronologiques ou spatiaux, certes sommaires et les termes « théologique », « métaphysique » et « positif » étant plutôt employés comme des qualificatifs.

<sup>6</sup> « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants » « CPSS », p. 137 ; d'emblée, dans un exposé plein d'emphase : « En étudiant dans son ensemble le phénomène du développement de l'esprit humain, soit par la méthode rationnelle, soit par la

sous la typologie ; de plus, les états sont traduits dans une « histoire politique des savants », ordonnant « prêtres », « philosophes » et « savants »<sup>7</sup>. Ceci annonce la généralisation qu'en fait le Cours en 1830, dès la première leçon, comme loi valable pour les « états théoriques », mais aussi pour les « diverses sphères d'activité ». L'importance ainsi donnée à une approche considérant la succession d'états, invite à une lecture historique et historisante des phénomènes cognitifs et sociaux. La seconde leçon du Cours le confirme lorsque Comte y déclare :

« Nous sommes certainement convaincus que la connaissance de l'histoire des sciences est de la plus haute importance. Je pense même qu'on ne connaît pas complètement une science tant qu'on n'en sait pas l'histoire [...]. Nous considérerons donc avec beaucoup de soin l'histoire réelle des sciences fondamentales qui vont être le sujet de nos méditations »<sup>8</sup>. (2<sup>e</sup> l. p. 52).

Cependant, au moment même où Comte déclare cette importance de l'histoire, il dit ne pas choisir la « marche historique » pour exposer la philosophie positive du Cours. Deux « modes d'exposition » sont possibles, dit-il dans la seconde leçon, « la marche *historique* et la marche *dogmatique* », mais il choisit de suivre l'ordre dogmatique<sup>9</sup>.

« Le prétendu ordre *historique* d'exposition, même quand il pourrait être suivi rigoureusement pour les détails de chaque science en particulier, serait déjà purement hypothétique et abstrait sous le rapport le plus important, en ce qu'il considérerait le développement de cette science comme isolé. Bien loin de mettre en évidence la véritable histoire de la science, il tendrait à en faire concevoir une opinion très fautive »<sup>10</sup>.

Comte énonce donc une double réserve selon laquelle une véritable histoire d'une science est impossible.

En fait, explique-t-il, le suivi historique permet de montrer comment l'esprit humain a obtenu les connaissances, et peut convenir pour suivre leur « formation » et pour « l'étude de chaque science naissante » ; mais il est « impraticable » pour saisir une « science dans son ensemble » dès qu'elle est parvenue à un « assez haut degré de développement », et il ne permet pas d'en comprendre « l'ordre logique » ; et, s'il est inopérant pour l'ensemble d'une seule science, il l'est a fortiori pour saisir l'ensemble des sciences. Seul le mode dogmatique est apte à maîtriser de telles présentations.

---

méthode empirique, on découvre, à travers toutes les irrégularités apparentes, une *loi fondamentale* à laquelle sa marche est nécessairement et invariablement assujettie. Cette loi consiste en ce que le système intellectuel de l'homme, considéré dans toutes ses parties, a dû prendre successivement trois caractères distincts, le caractère théologique, le caractère métaphysique, et enfin le caractère positif ou physique », je souligne ; Comte expose alors sur une dizaine de pages les observations sur lesquelles on peut appuyer cette « loi », *ibid.*, p. 138-145.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 162-173.

<sup>8</sup> C., 2<sup>e</sup> l., p. 52.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 50-53.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 52.

C'est donc dire que la si nécessaire connaissance de l'histoire a, *in fine*, pour but de l'évacuer :

« La tendance constante de l'esprit humain, quant à l'exposition des connaissances, est donc de substituer de plus en plus à l'ordre historique l'ordre dogmatique, qui peut seul convenir à l'état perfectionné de notre intelligence »<sup>11</sup>.

Le programme comtien exige l'histoire pour mieux s'en passer, ce qui s'avère paradoxal.

## 2— La pratique de l'histoire dans le Cours

Ces propos paradoxaux de l'ouverture du Cours sont à confronter avec la pratique de l'histoire tout au long des leçons.

1. Au point de vue qui valorise l'histoire et l'affirme indispensable, se rattachent, dans les enquêtes comtiennes menées sur les différentes sciences, bien des formules impératives :

« La philosophie des sciences ne saurait être convenablement étudiée séparément de leur histoire, sous peine de ne conduire qu'à de vagues et stériles aperçus ; comme en sens inverse, cette histoire, isolée de cette philosophie, serait inexplicable et oiseuse »<sup>12</sup>.

D'ailleurs, à lire les leçons, on peut dire que, bien qu'ayant annoncé les « considérations historiques incidentes »<sup>13</sup>, elles envahissent en fait les leçons, et pas seulement pour les sciences ou les théories les plus récentes.

À propos de la philosophie mathématique, et pour l'astronomie, pour la physique, la chimie, et la biologie, les rappels d'histoire foisonnent. Mieux : en mathématique, pour la géométrie, lorsque Comte se décide à exposer d'abord « la méthode des anciens », il bouscule même un autre principe de l'exposé dogmatique, qui doit accorder la priorité au général sur le spécial (11e l.)<sup>14</sup>. En tout cas, partout Comte s'arrête sur les conceptions des grands savants qui ont marqué « le développement effectif » de telle ou telle théorie, et la « filiation générale des découvertes essentielles »<sup>15</sup> (38e l.). Certaines leçons sont faites essentiellement de rappels historiques, d'autres entièrement consacrées à un savant<sup>16</sup>. Sans compter qu'à l'occasion Comte

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 51. Voir aussi 11<sup>e</sup> l., p. 173 : « Ce sont là des qualités qui, dans l'étude d'une science quelconque, appartiennent à la marche que nous avons appelée *historique*, et auxquelles il faut savoir renoncer franchement, quand on a bien reconnu la nécessité de suivre la marche vraiment *dogmatique* ».

<sup>12</sup> 28<sup>e</sup> l., p. 464.

<sup>13</sup> 2<sup>e</sup> l., p. 53.

<sup>14</sup> La 11<sup>e</sup> leçon expose ainsi la « géométrie spéciale » avant la 12<sup>e</sup> consacrée à la « géométrie générale ou analytique ».

<sup>15</sup> 38<sup>e</sup> l., p. 623-625.

<sup>16</sup> Donnons l'exemple des leçons sur l'astronomie. La 21<sup>e</sup> leçon est scandée de rappels historiques où sont consignés les travaux de Aristarque, Erathosthène, Huyghens, Bianchini, Cassini, La Hire, Halley, Lacleche, Lalande, Laplace, Picard, Newton, Delambre et Méchain. La 22<sup>e</sup> leçon convoque Aristote, Ptolémée, Longomontanus, Tycho-Brahé, Copernic, Galilée, Gassendi, Richer, Roëmer, d'Alembert... La 23<sup>e</sup> leçon suit de très près les travaux de Kepler et se termine aussi sur une petite histoire de la prévision des éclipses. La 24<sup>e</sup> leçon est de fait consacrée à Newton : elle décrit la genèse de sa loi, puis de ses vérifications. La 25<sup>e</sup> leçon annoncée comme étude de Kepler à Newton, s'organise autour des travaux de Poinsot, Bouguer, Hutton, Cavendish,

n'hésite pas à développer quelques histoires spéciales : comme par exemple en astronomie, l'histoire des instruments (pendules, lunettes, vernier) soutient la réflexion philosophique<sup>17</sup> ; et dans chaque science, Comte s'attarde sur quelques débats<sup>18</sup>.

Quant à la physique sociale devenue sociologie, l'histoire est partout<sup>19</sup>. Les leçons d'ouverture de la partie du *Cours* consacrée à cette future science sont précisément des méditations sur l'histoire qui, selon Comte, conduit à en imposer maintenant l'urgente création<sup>20</sup>. Il s'agit de comprendre la « civilisation », la « vie collective de l'humanité » en expliquant « la suite continue des principales transformations antérieures de la société » en étudiant le « développement »<sup>21</sup>... Pour cela, Comte lui donne comme méthode spécifique la « méthode historique »<sup>22</sup> : aussi « les considérations historiques doivent immédiatement prévaloir », elles sont « principales » et doivent s'étendre partout<sup>23</sup>. Elles n'occupent pas moins de six leçons<sup>24</sup>, où les « états » sont déclinés en « âges » ou en « phases » parfois appelées aussi « époques », déclinés à leur tour en « modes », voire en « périodes »<sup>25</sup>. De plus, pour chacune des états et de leurs phases, Comte procède selon le même plan

---

Huyghens, Maclaurin, Laplace, Bernouilli, Clairaut. La 26<sup>e</sup> l. est dominée par Lagrange, La 26<sup>e</sup> l. par Herschell et Laplace. En physique évoquons la place donnée à Newton et à Joseph Fourier. En chimie l'importance donnée à Berthollet, Lavoisier, Berzelius, Ampère, Dalton, Gay-Lussac, etc. En biologie, Bichat, Broussais, Cuvier, Lamarck Blainville, Gall, sont les plus étudiés, mais beaucoup d'autres aussi, car cette science étant pour Comte encore « naissante », la méthode historique s'y justifie mieux.

<sup>17</sup> Voir C., 20<sup>e</sup> l., p. 319-322.

<sup>18</sup> Quelques exemples : en physique la 33<sup>e</sup> l. reprend les discussions sur la lumière, p. 532-537 ; en chimie, Comte reprend le débat Ampère / Berzélius dans la 36<sup>e</sup> l., qui s'ouvre ainsi : « on commencera toujours, inévitablement par constituer d'abord l'histoire universelle et continue des différents corps simples » p. 591, et la 37<sup>e</sup> l. est occupée pour moitié par un historique de la doctrine des proportions définies, p. 610-614 ; en biologie, la 40<sup>e</sup> l. fait l'histoire de concepts et notions comme « vie » « milieu » fonction » ; la 42<sup>e</sup> l. consacre un long passage à la « formation de groupes naturels » p. 771 sq.

<sup>19</sup> Conformément aux premières définitions de cette future science esquissée dans les œuvres de jeunesse : la « physique sociale » comme « se propose d'expliquer, avec le plus de précision possible, le grand phénomène du développement de l'espèce humaine, envisagé dans toutes ses parties essentielles, c'est-à-dire de découvrir par quel enchaînement nécessaire de transformations successives le genre humain, partant d'un état à peine supérieur à celui des sociétés des grands singes, a été conduit graduellement au point où il se trouve aujourd'hui dans l'Europe civilisée », « C.P.S.S. », p. 150, Comte souligne.

<sup>20</sup> Voir C., 47<sup>e</sup> leçon, intitulée « Appréciation sommaire des principales tentatives philosophiques entreprises jusqu'ici pour constituer la science sociale », qui reprend expressément des analyses très proches de celles du « Plan » de 1822-24.

<sup>21</sup> Voir C., 46<sup>e</sup> l., p. 65 ; 48<sup>e</sup> l., p. 112, 129.

<sup>22</sup> Voir C. 48<sup>e</sup> l., p. 149-153. « L'usage rationnel des séries sociales », précise Comte p. 151, est « l'appréciation successive des divers états de l'humanité qui montre, d'après l'ensemble des faits historiques, l'accroissement continu de chaque disposition quelconque, physique, intellectuelle, morale ou politique, combiné avec le décroissement indéfini de la disposition opposée, d'où devra résulter la prévision scientifique de l'ascendant final de l'une ». Et à partir de là, Comte n'hésite pas à envisager un emploi généralisé de la « méthode historique » à toutes les autres sciences : « Il suffit pour cela [...] de concevoir chaque découverte quelconque à l'instant où elle s'accomplit, comme constituant un véritable phénomène social, faisant partie de la série générale du développement humain, et, à ce titre, soumis aux lois de succession et aux méthodes d'exploration qui caractérisent cette grande évolution » 49<sup>e</sup> l., p. 172.

<sup>23</sup> Voir C., 48<sup>e</sup> l., p. 123, et p. 149 ; voir aussi 50<sup>e</sup> l. p. 189.

<sup>24</sup> De la 51<sup>e</sup> à 57<sup>e</sup> leçons pour la dynamique sociale, alors que la statique sociale est traitée par la seule 50<sup>e</sup> leçon.

<sup>25</sup> C., 52<sup>e</sup> l. sur « le premier *état* théologique de l'humanité : *âge* du fétichisme » ; 53<sup>e</sup> l. sur le « principal *état* théologique de l'humanité : *âge* du polythéisme » ; 54<sup>e</sup> l. sur « le dernier *état* théologique de l'humanité : *âge* du monothéisme » ; puis 55<sup>e</sup> l. sur « l'*état* métaphysique des sociétés modernes : *époque* critique, ou *âge* de transition révolutionnaire » ; 56<sup>e</sup> l. sur « l'*état* positif de l'humanité : *âge* de la spécialité, ou époque provisoire » ; 57<sup>e</sup> l. « sur la portion déjà accomplie de la révolution française ou européenne [...] : *état* pleinement positif, ou *âge* de la généralité » - je souligne. « *Phase* » est souvent employé comme synonyme de « *âge* », voir p. 238, 250, 259, 261, 263, 270, 279, 358. Des « *époques* » sont surtout distinguées dans l'histoire de « l'état

qui examine ce qui se passe et sous le rapport « temporel » et sous le rapport spirituel, chacun étant eux-mêmes déclinés, sous le temporel comme développement matériel, modes d'activité économique, militaire, industrielle etc., et sous le spirituel comme développement intellectuel, scientifique, artistique, moral...

De toutes les leçons du *Cours* des traits communs semblent à retenir :

L'histoire ou les histoires présentées par Comte, histoire des connaissances et histoire sociale, déroulent des devenir entremêlés et des chronologies composées, où il s'efforce de préciser les développements « simultanés », les « influences mutuelles » « réciproques », tout en les ordonnant pour la clarté de l'exposé. Au déploiement de l'analyse des sciences en domaines-régions scientifiques répond celle des états-âges et phases, dominé par le souci d'articuler spécialités-particularités et ensemble, variétés et unité, apport du particulier au tout.

Quoiqu'il en soit des histoires toujours entremêlées, l'histoire, celle des sciences comme celle des sociétés, a un sens, celui de la succession des « états » du théologique au positif. Il est repéré dans l'enquête sur l'évolution des savoirs des différents domaines, bien que, en fonction de la simplicité ou complexité des phénomènes concernés, les étapes soient franchies ici ou là à diverses périodes, et qu'il y ait toujours des fragilités de la positivité, surtout dans les sciences récentes. Mais ce sens de l'histoire suit une même direction. C'est aussi celle qui, dès la première leçon de physique sociale, exprime « l'ordre et le progrès », comme « deux conditions également impérieuses », dans leur « intime et indissoluble combinaison »<sup>26</sup> ; et c'est ce qui dicte dans les exposés historiques l'abondance des adjectifs comme « indispensable », « inévitable », « nécessaire »<sup>27</sup>.

---

métaphysique », celui étudiant l'âge « révolutionnaire », voir 55<sup>e</sup> à 57<sup>e</sup> leçons. L'analyse en « modes » se retrouve pour la distinction de l'astrolâtrie dans le fétichisme, 52<sup>e</sup> l., p. 253-254 ; et pour les « modes » du polythéisme — égyptien, grec, romain — 53<sup>e</sup> l., p. 301 et *sq.* ; ainsi que pour les « modes » de désorganisation temporelle, « le mode normal ou français » et « le mode exceptionnel ou anglais », dans la 55<sup>e</sup> l., p. 414 et *sq.* ; voir aussi 56<sup>e</sup> l. p. 518-520. La détermination de périodes n'apparaît vraiment qu'à partir de la 55<sup>e</sup> leçon, pour l'étude de « la transition révolutionnaire », p. 402 ; voir aussi 56<sup>e</sup> l., p. 483, 509, 522, 524 ; 57<sup>e</sup> l., p. 604, 610, 611. Parfois les « périodes » sont elles-mêmes déclinées en « époques » : voir 55<sup>e</sup> l., p. 407, où il s'agit des époques protestante et déiste. Mais le plus souvent l'usage des termes est beaucoup moins rigoureux : « phases » « époques » et « périodes » étant employées assez indifféremment. Le découpage en « phases » semble avoir la préférence de Comte.

<sup>26</sup> Voir C., 46<sup>e</sup> l., p. 16.

<sup>27</sup> Est sans cesse rappelée « l'inévitable nécessité » de telle ou telle évolution, les « filiations nécessaires » : C., 48<sup>e</sup> l., p. 125, 147, 150 ; 51<sup>e</sup> l., p. 212-213 ; 52<sup>e</sup> l., p. 244. À peu près toutes les phases de chaque âge successivement examinées et certains de leurs aspects particuliers ; le fait même que chacune est « nécessairement provisoire » et qu'il y faut des « transitions » participe de cette « inévitabilité ». Sur les nécessités provisoires et « l'irrésistible nécessité » de phases transitoires, voir 51<sup>e</sup> l., p. 221-226 ; 52<sup>e</sup> l. p. 263. Voir ainsi la vie guerrière « strictement inévitable » et « non moins indispensable » dans les sociétés polythéistes, ou sur l'esclavage « radicalement indispensable », 53<sup>e</sup> l., p. 287, 290. Voir aussi sur les « inévitables réactions », 54<sup>e</sup> l., p. 351, les « inévitables dissolutions », 54<sup>e</sup> l., p. 377, et les « inévitables avènements », 55<sup>e</sup> l., p. 393-394 ; il y a d'autres décompositions « aussi indispensables qu'inévitables », 55<sup>e</sup> l. p. 404, et d'autres « inévitables avènements », p. 425, 441, et même des « aberrations inévitables », p. 433. Beaucoup d'« inévitable », d'« indispensable » et de « nécessité » aussi dans 56 et 57<sup>e</sup> l., p. 456, 585, 586, 587 599, 603, 610, 611, 625, et p. 641 et *sq.*

Un autre trait de la pratique historique de Comte est de souligner la haute valeur éducative de l'histoire. La visée éducative du *Cours* est affirmée dès les leçons d'ouverture<sup>28</sup>, puis au cours de l'enquête sur les sciences déjà plus ou moins positives, Comte ne cesse de souligner combien leur histoire montre qu'on a du se débarrasser des tournures d'esprit théologico-métaphysiques — dont l'anthropocentrisme, le questionnement sur les causes premières, etc. — mais elle montre aussi combien cela a été difficile et le reste, puisque les illusions et les « chimériques conceptions » sont toujours prêtes à nous séduire, il en repère des « traces », des « restes » et des « ébauches », il montre les rémanences du théologico-métaphysique et, pire, leurs retours subreptices, auxquels les plus grands savants se sont parfois laissés allés<sup>29</sup>.

Enfin, l'histoire que recommande Comte se veut expressément « philosophique ». Il n'est pas question de se contenter de rapporter de l'événementiel, et de se perdre dans les détails. La mise en garde contre la confusion de l'« Histoire » et des « Annales » est partout répétée<sup>30</sup>. En fait, peu de tentatives trouvent grâce à ses yeux. Au cours de l'enquête sur les sciences déjà plus ou moins positives, ses critiques ne portent point contre telles ou telles erreurs éventuelles, mais contre leur « esprit » trop étroit : elles dégèrent le plus souvent « en une simple compilation de matériaux provisoires »<sup>31</sup>. Les leçons de sociologie reprennent les critiques sur l'insuffisance des approches de Montesquieu et Condorcet, et autres, pour affirmer qu'il s'agit de comprendre les « conditions » des phénomènes sociaux<sup>32</sup>. Pas question de se livrer à « l'élaboration pénible d'une érudition consciencieuse, mais stérile », qui ne tend « qu'à encombrer la science d'oiseuses et puériles dissertations ou d'aperçus vicieux et incohérents »<sup>33</sup>. Pas plus que pour l'histoire des sciences il n'est question de se livrer à des « compilations », à ce « simple travail de bénédictin » qui donne pour « histoire » ce qui n'est qu'établissement d'« annales »<sup>34</sup>. Saisir la « filiation » des idées ou des événements, voilà la véritable histoire.

---

<sup>28</sup> C., 1<sup>re</sup> l., p. 36 et 2<sup>e</sup> l., p. 61-62.

<sup>29</sup> Ainsi la mécanique est envahie de « considérations ontologiques », 15<sup>e</sup> l., p. 227 ; en physique se multiplient « les fluides et éthers fantastiques », 28<sup>e</sup> l., p. 458-459, et en optique, 33<sup>e</sup> l., p. 532-533, en électrologie, 34<sup>e</sup> l., p. 545-548 ; en chimie, il y a persistance ou restauration d'entités comme celle de l'affinité, 38<sup>e</sup> l., p. 634 ; en biologie, il y a pléthore d'entités métaphysiques, « âme », « principe vital », « sensibilité », etc., 43<sup>e</sup> l., p. 806-807.

<sup>30</sup> Le « Plan », après l'examen critique des travaux des prédécesseurs dont Montesquieu et Condorcet, se terminait précisément sur un appel à histoire enfin véritablement scientifique : « Tous les ouvrages écrits jusqu'à ce jour, même les plus recommandables, n'ont eu essentiellement, et n'ont dû avoir de toute nécessité, que le caractère d'*annales*, c'est-à-dire de description et de disposition chronologique d'une certaine suite de faits particuliers, plus ou moins importants et plus ou moins exacts, mais toujours isolés entre eux [...]. Il n'existe point jusqu'ici de véritable *histoire*, conçue dans un esprit scientifique, c'est-à-dire ayant pour but la recherche des lois », p. 134, c'est Comte qui souligne.

<sup>31</sup> Voir C., 48<sup>e</sup> l., II, p. 149, et voir la note où Comte critique vertement un ouvrage récent « sur l'histoire des sciences mathématiques en Italie pendant le dix-septième siècle », dont la conception « témoign[e] évidemment une profonde ignorance du vrai caractère de l'*histoire*, consistant surtout dans la prépondérance générale et continue de la filiation sur la description », et opère « l'irrationnelle limitation du sujet à une seule nation et à un seul siècle ».

<sup>32</sup> Voir 47<sup>e</sup> l., p. 97 : « L'histoire n'a point encore cessé d'avoir un caractère essentiellement littéraire ou descriptif, et n'a nullement acquis une véritable nature scientifique, en établissant enfin une vraie filiation rationnelle dans la suite des événements sociaux ».

<sup>33</sup> 48<sup>e</sup> l., p. 140.

<sup>34</sup> Voir 48<sup>e</sup> l., p. 149-150, note, où Comte souligne l'opposition. Autres critiques des « vulgaires aberrations des érudits », 48<sup>e</sup> l. p. 112 ; de « l'érudition stérile et mal dirigée », 52<sup>e</sup> l., p. 236, de la complaisance aux détails « recherchés par la curiosité des aveugles ».

Dans la dimension temporelle, la recherche des « filiations » répond à, répète la quête des « coordinations » dans l'espace du savoir.

2. Mais tensions et paradoxes sont multiples dans l'histoire qui soutient la philosophie positive de Comte.

L'une de ces tensions est le soin mis par Comte à ne pas identifier sociologie et histoire et à ne dire celle-ci que la méthode de celle-là. Ainsi, lorsqu'il revient sur la première appellation de la nouvelle science qu'il prétend fonder, la « physique sociale », pour déplorer l'expression « gâtée », dit-il, par de « vicieuses tentatives »<sup>35</sup>, il aurait pu, conformément aux déclarations du « Plan », reprendre son programme sous le nom d'« Histoire ». Or il ne l'envisage jamais, et il prend le risque du néologisme « sociologie ». On connaît pourtant les réticences de Comte plusieurs fois exprimées sur les néologismes et sur ce qu'il appelle leur usage « pédantesque »<sup>36</sup>, la promotion de ce néologisme, de plus monstrueux car composé de latin et de grec, contredit la rigueur et l'acuité de l'attention au vocabulaire exigées ordinairement par Comte. Réserver l'histoire pour être la méthode de la sociologie est donc un choix significatif. Pour Comte l'histoire est aussi ce qu'est la médecine à la biologie, une science concrète, attachée à l'étude des cas, mais pas une science fondamentale, à visée générale, des lois universelles. Les réserves faites sur l'érudition historique, dispersion dans les détails empiriques ont cette signification.

Cette visée sociologique d'une histoire généraliste est aussi paradoxale, puisqu'elle implique une histoire parcourue à grand pas, menée à grand traits et une attitude méthodique très sélective. Elle est bâtie sur ce que Comte appelle la « réduction préalable de l'ensemble de l'élaboration historique »<sup>37</sup>. Il déclare s'en tenir à l'étude de « l'évolution la plus complète et la mieux caractérisée », d'une évolution « type » : privilégier l'étude de l'histoire des « nations les plus avancées » rend possible de « procéder à l'explication rationnelle des modifications plus ou moins importantes qu'elles ont dû subir chez les populations qui, à divers titres,

---

compilateurs d'anecdotes stériles », p. 238, et de « l'incohérente compilation de faits improprement qualifiée d'*histoire* », p. 240.

<sup>35</sup> Voir 46<sup>e</sup> l., p. 15 et note, où Comte déplore l'usage qu'en a fait aussi Quételet.

<sup>36</sup> Voir Comte à Valat, 25 déc. 1824, C.G., I, p. 150. Voir C., 28<sup>e</sup> l., p. 466, où Comte juge que le néologisme « sert souvent à dissimuler le vide réel des idées, en imposant des noms étranges à des sciences qui n'existent pas ou à des caractères superficiellement conçus », et il souligne sa prudence tout en en assumant quelques-uns à propos de la physique et de ses divisions. Comte critique aussi l'usage outré des néologismes dans la classification d'Ampère. Dans les 46<sup>e</sup>, 47<sup>e</sup>, 49<sup>e</sup> leçons Comte est aussi très sévère envers les « oiseuses disputes de mots » et le « lourd verbiage ésotérique » de trop de contemporains, où il ne voit que complaisances de « pédantocrates »

<sup>37</sup> Début de 52<sup>e</sup> l. p. 236 : « Notre exploration historique devra donc être presque uniquement réduite à l'élite ou l'avant-garde de l'humanité, comprenant la majeure partie de la race blanche ou les nations européennes, en nous bornant même, pour plus de précision, surtout dans les temps modernes, aux peuples de l'Europe occidentale » ; Comte affiche d'ailleurs cette « réduction » dans le titre de la leçon.



sont restées plus ou moins en arrière d'un tel type de développement »<sup>38</sup>. L'universel se lit sur le cas exemplaire de l'évolution occidentale. L'histoire comtienne se déploie donc volontiers, voire essentiellement, en une analyse typologique<sup>39</sup>.

Une autre tension paradoxale de l'histoire telle que la mène Comte est la manière dont il y articule une vision « continuiste » d'une évolution-« développement » et invitant à la recherche des « filiations », à une mise en valeur de révolutions à profusion. Dès la première leçon, le passage du théologico-métaphysique au positif est décrit en termes de succession de d'états « de caractère essentiellement différent et même radicalement opposé », de « révolution fondamentale »<sup>40</sup>. D'autres exposés généraux multiplient les qualificatifs d'une révolution « générale », « radicale », « fondamentale », « irrévocable »... où les « opposition » et « exclusion » sont fermement soulignées<sup>41</sup>. Les exposés spécifiques repèrent des « révolutions » dans tous les domaines, et même une succession de révolutions dans chacun, si bien qu'on peut même dire que Comte décrit moins des moments révolutionnaire qu'un mouvement révolutionnaire<sup>42</sup>. Un mouvement va par degré, « constamment et de plus en plus », pour aboutir à de l'« opposition », il s'inscrit dans une continuité, pour y produire du discontinu. « Renversements » « éliminations » « retournements » marquent l'histoire comtienne des sciences qui n'est en rien simplement cumulative, et qui fait bien la part d'un travail du négatif dans l'émergence d'un positif constamment refaçonné. Tout ceci est repris au niveau des leçons de sociologie où Comte soutient qu'il a fallu passer par le « négativisme » révolutionnaire avant de pouvoir envisager le positivisme qu'il s'efforce de construire. Dans chaque état, chaque phase sociale, chaque période, Comte décrit du successif graduel qui en vient aux crises et ruptures, aux développements provoquant des inversions novatrices et exigeant « démolitions » et « abandons », car ce qui faut un temps facteur évolutif devient « entrave » et « obstacle » à éliminer<sup>43</sup>. Si Bachelard puis Kuhn ou Foucault, entre autres et chacun à sa manière,

---

<sup>38</sup> *Idem*. Dans la 48<sup>e</sup> leçon, Comte défendait déjà cette « indispensable abstraction scientifique » en se référant à « l'heureux artifice judicieusement instauré par Condorcet » qu'était « l'hypothèse nécessaire d'un peuple unique auquel seraient idéalement rapportées toutes les modifications sociales consécutives effectivement observées chez les populations distinctes », p. 123 ; argumentation développée p. 124 ; Comte revient plus loin sur l'intérêt de cette histoire sélective, 57<sup>e</sup> l., p. 691.

<sup>39</sup> Comte l'assume expressément à propos des polythéismes militaires : « Ces dénominations de grec et romain ne désignent point ici essentiellement des sociétés accidentelles ou particulières ; elles se rapportent surtout à des situations nécessaires et générales, qu'on ne pourrait qualifier abstraitement que par des locutions trop compliquées » 53<sup>e</sup> l., p. 313. Comte fait aussi gloire au catholicisme d'avoir su exprimer sa doctrine morale en composant une « suite de types destinés surtout, non à formuler immédiatement la pratique réelle, mais à caractériser convenablement la limite, toujours plus ou moins idéale dont notre conduite devait tendre sans cesse à se rapprocher », 54<sup>e</sup> l., p. 363.

<sup>40</sup> C., 1<sup>e</sup> l., p. 21 puis p.27

<sup>41</sup> Par exemple C., 33<sup>e</sup> l., p. 529 ; 41<sup>e</sup> l., p. 749, etc.

<sup>42</sup> J'ai insisté sur cette multiplicité de révolutions dans *Le Système d'Auguste Comte. De la science à la religion par la philosophie*, Paris, Vrin, 2016, III<sup>e</sup> Partie.

<sup>43</sup> Quelques exemples de ces retournements-abandons dans la sociologie du *Cours* : la philosophie théologique « après avoir créé l'activité spéculative, [aboutit] à l'entraver radicalement », 51<sup>e</sup> l., p. 221. ; la vie guerrière qui a eu dans l'état social des anciens tant de précieuses « propriétés civilisatrices » est, chez les modernes, « devenue plutôt funeste que favorable » n 53<sup>e</sup> l., p. 287 ;

ont promu les vertus épistémologiques d'une lecture discontinue en épiçant les histoires de la connaissance et des sciences d'obstacles-entraves à surmonter, de « crises », de « dialectiques », etc. pour mieux marquer la nouveauté de l'histoire contemporaine, et souvent d'ailleurs contre une lecture dite positiviste, il me semble qu'il faut résister à la tentation de forcer le trait continuiste chez le fondateur de l'histoire des sciences. De même, à l'idée qu'il aurait exprimé une fin de l'histoire dans le définitif accès à la positivité, doit-on opposer les avenir toujours ouverts laissés aux sciences et aux sociétés même lorsqu'elles auraient maîtrisé leurs formes « positives »<sup>44</sup>.

Une autre tension-paradoxe de l'histoire comtienne affecte aussi le déterminisme du développement que Comte se plaît à affirmer. S'il y a du nécessaire, de l'inévitable, etc., dans l'évolution des connaissances et celle des sociétés, celles-ci et celles-là sont construites par les hommes. Or ceux-ci peuvent effectivement aider les progrès s'ils agissent selon l'ordre, mais ils peuvent aussi aller à leur rencontre, les retarder et, en retombant dans les vieilles modalités, devenir rétrogrades. L'histoire des sciences est pleine de savants qui ont été décisifs pour la positivité en certains domaines, mais en sont restés au théologico-métaphysique en d'autres ou y sont retombé. Tout homme, et tout « grand homme », fût-il ici un modèle de génie<sup>45</sup>, peut là céder aux sirènes de la rétrogradation. Toute évolution s'appuie sur la part de 'modificabilité' des phénomènes et c'est aux hommes d'en user. L'histoire est à prendre en main par les hommes qui la font. Aux hommes de décider de la combinaison de leur action d'héritiers et de révolutionnaires, qu'ils sont tout à

---

l'esclavage, qui fut un « immense progrès » puisque selon Comte, il « succéda partout à l'anthropophagie ou à l'immolation des prisonniers », est devenu une « inqualifiable barbarie » et « entrave » maintenant l'évolution morale de l'humanité, 53<sup>e</sup> l., p. 290-291 et 296-297 ; le polythéisme, dont la 53<sup>e</sup> leçon expose tous les bienfaits, apporte ensuite des « immenses entraves » « de toutes parts » 53<sup>e</sup> l., p. 306, p. 371 ; l'organisation sociale du moyen-âge marquée par tant d'« efficacité civilisatrice » doit être abandonnée, « les modifications générales ne pouvaient pas être poussées plus loin sans tendre nécessairement à l'abandon définitif de ce système social », 54<sup>e</sup> l., p. 374 ; la modernité a vu aussi de nombreuses institutions d'abord fécondes devenir entraves : « la métaphysique révolutionnaire, après avoir rempli, pour la démolition du régime théologique ou féodal, un indispensable office préliminaire dans le développement général des sociétés modernes, tend désormais de plus en plus [...] à entraver radicalement l'institution finale de ce même ordre politique » n 46<sup>e</sup> l., p. 26 ; le catholicisme « que nous avons vu si longtemps présider à l'évolution moderne, [est] comme devenu finalement étranger à la société actuelle où il ne peut plus figurer qu'à titre d'imposante ruine historique » 57<sup>e</sup> l., p. 613.

<sup>44</sup> On retient volontiers les « interdits » prononcés par Comte sur certains développements des sciences : astronomie sidérale, chimie organique, entre autres en soulignant combien il a été démenti par le développement des savoirs. On ne souligne pas assez, me semble-t-il, les arguments relativistes joints à ces prudences : les interdits ne sont pas énoncés au mode du définitif mais parce qu'il y a surtout plus urgent aujourd'hui. De même ont été peu retenues certaines innovations attendues ou espérées par Comte.

<sup>45</sup> Il est à souligner que Comte emploie le terme « génie » avec une parcimonie certaine : il préfère les qualificatifs de « grand » et/ou d'« illustre », ou d'« admirable » ou d'« immortel » ; de fait, il ne reconnaît que fort peu de « génies », et le plus souvent pour dire qu'ils ont du génie, et de telle ou telle sorte, et non pas pour dire qu'ils sont des génies. Voir dans les trois premiers volumes du *Cours*, pour Descartes, p. 104 ; Lagrange, p. 121 ; Monge, p. 177 ; Galilée, p. 319 ; Newton, p. 341, 379 ; Kepler, p. 369 (son « génie analogique »), 370, 380 ; Dalton, p. 496 (son « génie systématique ») ; Fourier, p. 498, 500, 506, 511, 513 ; Richter, p. 610 (son « génie éminemment systématique ») ; Lavoisier, p. 628 ; Bichat, p. 679, 747, 750, 752 ; Linné, p. 768 (son « génie classificatoire ») ; Lamarck, p. 823 (son « génie zoologique ») ; voir aussi « Archimède, Descartes, Kepler, Newton, etc. », désignés comme « éminents génies qui ont honoré l'espèce humaine », p. 868 ; mais cela ne fait guère plus qu'une vingtaine d'occurrences en ces denses 900 pages.

la fois. Et certains se fourvoient.

J'ajouterai un commentaire sur la manière dont Comte voit les acteurs de l'histoire. Son affirmation des lois de l'histoire et d'un sens de l'histoire auquel nul ne peut échapper, conduit Comte à des propos du genre « Malgré soi, on est de son siècle » et à demander des lectures relativistes de l'histoire, au lieu de lectures « jugées ». Exemples-typiques : sur l'esclavage qu'il admet comme institution nécessaire voire progressive dans l'antiquité, mais à combattre dans l'époque contemporaine. Autre exemple : lorsque Comte déplore que les philosophes des Lumières, y compris le grand Condorcet, n'aient vu le Moyen-âge que comme âge d'obscurantisme. Bref, Comte prêche pour les lectures relativistes, et demande que soient évités les jugements de valeur.

Pourtant Comte historien ne cesse d'énoncer des « Appréciations » sans hésiter pour manifester des enthousiasmes ou des réprobations envers tel ou tel acteur de l'histoire, déclaré « génie » ou « funeste ». Comte ne prétend en fait jamais à une « objectivité » neutre, mais expose des histoires jugées, avec valorisations et dévalorisations. Et des histoires où se bousculent les « grand hommes » admirés et d'autres condamnés<sup>46</sup>.

Je soulignerai enfin un autre caractère de l'histoire telle que la mène Comte : sa dimension prescriptive. L'ordre comtien est ordonnancement des progrès, mais aussi ordonnance-prescription pour les progrès futurs : réponse-remède pour remédier à la maladie de la civilisation. C'est ainsi qu'une bonne moitié de la 57<sup>e</sup> leçon est consacrée aux programmes d'avenir : Comte s'y emploie, en toute « sécurité rationnelle » dit-il, à « lier l'ensemble de l'avenir à celui du passé », « à déterminer, à l'abri de tout arbitraire, la tendance générale de la civilisation actuelle, en marquant, avec une précision rigoureuse, le pas déjà atteint par l'évolution fondamentale ; d'où résulte aussitôt l'indication nécessaire de la direction qu'il faut imprimer au mouvement systématique »<sup>47</sup>. Comte se lance alors dans l'exposé de ce qui doit mener, selon lui, au « régime final de l'humanité »<sup>48</sup>.

Après avoir analysé la portée philosophique du *Cours* de Comte en tant qu'instaurant de nouveaux

---

<sup>46</sup> Le *Cours* réserve ainsi des propos très sévères sur Bonaparte. Lorsque, plus tard, Comte propose un nouveau *Calendrier* il propose de réserver une journée pour la « réprobation solennelle des trois principaux rétrogradateurs, Julien, Philippe II, et Bonaparte », mais sur une demi-génération, voir CG V, p. 314. Les propos de Comte sur Robespierre sont aussi très violents, voir mon article « Robespierre vu par les positivistes », dans *Les Images de Robespierre*, Paris-Naples, Biblioteca Europea, Vivarium, 1995, p. 105-133.

<sup>47</sup> 57<sup>e</sup> l., p. 650. Comte conclut d'ailleurs ces exposés programmatiques par la considération de « l'accomplissement décisif » qu'il présente « quant à l'ordre », p. 686, puis quant au progrès p. 688.

<sup>48</sup> Voir 57<sup>e</sup> l., p. 651 ; Comte parle aussi de « système final » p. 651, 680, et de visée de « l'harmonie finale des sociétés », p. 677.

rapports à l'histoire, je vais préciser comment cet aspect de la philosophie positive a été important dans la manière dont elle a été lue et reçue, et les nouvelles tensions et paradoxes que l'on peut y voir.

## II – Lectures de la lecture comtienne de l'histoire

Dans cette partie, j'évoquerai quelques figures majeures parmi les lecteurs et plus ou moins disciples de Comte. D'une part, John Stuart Mill, qui a eu avec lui une correspondance des plus intéressantes et qui après avoir exprimé bien des accords avec celui qu'il considérait comme un esprit des plus éminents de son temps<sup>49</sup>, en vient à prendre ses distances et leur correspondance s'est terminée en 1846. D'autre part, je parlerai d'Émile Littré, disciple dévoué, mais qui lui aussi prend ses distances avec Comte, tout en continuant à se dire disciple de la philosophie positive. Et, du côté des disciples orthodoxes, j'évoquerai Pierre Laffitte qui, après Comte fut « directeur du positivisme » et le resta quelques 40 années.

### 1. – John Stuart Mill

Il est à souligner que les différends entre Comte et Mill apparaissent à propos de la « sociologie », cette science nouvelle fondée par Comte et à laquelle il donne pour méthode « l'histoire ».

Comte et Mill s'affrontent assez vite sur la « statique sociale », plus particulièrement la conception de la famille et du rôle des femmes dans la société. En gros, pour Comte il y a une inégalité naturelle entre les sexes et la place des femmes est au foyer ; pour Mill, l'inégalité est culturelle et il faut travailler à la réduire. Je ne préciserai pas plus ici ce débat, car il a été ailleurs analysé<sup>50</sup>. Cependant, ce débat et d'autres dissensions font que Mill espace sa correspondance puis la cesse tout à fait. Mill va jusqu'à effacer de son *Système de logique* paru en 1843, de nombreuses références laudatives à Comte qu'il avait faites dans sa première édition.

En 1865 Mill publie *Auguste Comte et le positivisme*<sup>51</sup>, texte où il précise ses positions sur l'œuvre comtienne. Qu'en est-il alors de la manière dont il voit ses apports en matière d'histoire ? Or Mill y souligne l'intérêt des propos de Comte sur l'histoire et juge qu'il a changé les conditions d'une pensée socio-politique :

---

<sup>49</sup> C'est ainsi que Mill s'adresse à Comte dans sa première lettre du 8 novembre 1841, C.G., II, p. 347.

<sup>50</sup> Voir Annie Petit, « A. Comte, J. S. Mill, É. Littré : La femme au cœur des conflits dans la philosophie positive », in *Les Femmes dans la cité, 1815-1870*, A. Corbin, J. Lalouette, M. Riot-Sarcey (éd.), Grâne, Créaphis, 1998, p. 461-481 et Vincent Guillin, « La question de l'égalité des sexes dans la correspondance Comte-Mill », *Archives de philosophie*, t. 70, n°1, 2007, p. 57-75 ; *Id.*, « Le penchant biologique de la sociologie comtienne : la question de l'égalité des sexes », *Revue d'histoire des sciences*, 65, (2), p. 259-285 et *Id.*, *Auguste Comte and Sexual Equality*, Leden-Boston, Brill, 2009.

<sup>51</sup> Il s'agit de deux articles publiés dans la *Westminster Review*, et repris en ouvrage. Celui-ci a été traduit par le docteur Georges Clemenceau, ouvrage réédité par Michel Bourdeau, Paris L'Harmattan, 1999, cité ici comme ACP.

« Nous ne connaissons aucun penseur qui ait, avant M. Comte, pénétré jusqu'à la philosophie du sujet, et placé sur sa vraie base la nécessité des études historiques, en tant que fondement de la spéculation sociologique. Depuis cette époque, tout penseur politique qui s'imagine pouvoir se passer d'une vue d'ensemble des grands faits de l'histoire considérés comme un enchaînement de causes et des effets, doit être regardé comme n'étant pas au niveau de son siècle ; tandis que le mode vulgaire de traiter l'histoire en y cherchant des cas parallèles [...] sera discrédité plus que jamais et le sera irrévocablement »<sup>52</sup>.

Et en dépit de nombreuses réserves énoncées sur la sociologie comtienne en tant que « statique sociale » il est fort élogieux sur la « dynamique sociale » :

« Cet examen remplit deux forts volumes, plus d'un tiers de l'ouvrage et dans tout cela, il se trouve à peine une phrase qui n'ajoute une idée. Nous regardons ce travail comme étant sa réussite de beaucoup la plus considérable [...]. Nous voudrions qu'il fut compatible avec les limites d'un essai comme celui-ci de donner même une faible idée du mérite extraordinaire de cette analyse historique. Il faut la lire pour l'apprécier. Quiconque se refuse à croire que de la philosophie de l'histoire on puisse faire une science, doit suspendre son jugement jusqu'après la lecture de ces volumes de M. Comte »<sup>53</sup>.

Mill y apprécie particulièrement le sens du relativisme (p. 125) la générosité de ses jugements (126), sa « conception de l'excellence humaine » (128), son sens du progrès, qui tient compte de la poésie et de l'art (129). Par contre Mill est très réservé sur les recommandations d'avenir que Comte tire de ses explications du passé : il ne voit « aucune connexion scientifique » ; il juge ses plans d'amélioration future peu argumentés, et ses prévisions historiques « fort défectueuses » (129) ; et les critiques s'accumulent sur « ses vues de régénération sociale » (131). Mill engage alors l'examen des dernières spéculations de Comte, celles du *Système de politique positive*, et plus encore de la *Synthèse subjective*, où il voit la détérioration d'une pensée puissante qui sombre dans le systématisme, bien d'« étranges imaginations » et des refontes « pitoyables ».

## 2. — Émile Littré

Littré se fait disciple de Comte en 1844, donc après la publication complète du *Cours* et alors que Mill a déjà débattu fermement avec son correspondant et pris quelques distances. L'enthousiasme de Littré pour la philosophie positive en fait l'un des plus ardents propagandistes<sup>54</sup>. Il publie dans *Le National* une suite

---

<sup>52</sup> J. S. Mill, *ACP*, op. cit., p. 99.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 117-118. Mill admet avoir rencontré des erreurs, mais elles ont trait à des choses qui n'affectent point ses conclusions principales ». p.119

<sup>54</sup> Littré a lu le *Cours de philosophie positive* en 1840, et s'est enthousiasmé, voir son ouvrage *Auguste Comte et la philosophie positive*,

d'articles qui vont assurer à Comte une importante audience. Il y a trois séries d'articles entre novembre 1844 et octobre 1851, toutes reprises dans un ouvrage publié en 1852 sous le titre *Conservation, Révolution, Positivisme*<sup>55</sup>, Les rapports se gâtent entre les deux hommes, pour multiples raisons<sup>56</sup>. Mais si Littré quitte La « Société positiviste » dont il a été un des premiers membres et des plus importants, il persiste toute sa vie à se déclarer adepte de la « philosophie positive »<sup>57</sup>. Outre les articles, opuscules et ouvrages où il proclame son engagement, Littré fonde une revue avec le titre explicitement militant de *La Philosophie positive*<sup>58</sup> ; mais il précise son affiliation et ses limites, qu'explique soigneusement le gros livre de 1863 intitulé *Auguste Comte et la philosophie positive*. En gros, Littré trie dans l'œuvre comtienne : il se réclame du *Cours de philosophie positive*, mais est très réservé sur d'autres ouvrages<sup>59</sup>. Et c'est Littré qui en 1864 publie la réédition du premier traité de Comte, en lui joignant d'ailleurs une « Préface d'un disciple »<sup>60</sup>. Dans diverses interventions Littré ne craint pas d'exprimer ses différends avec celui qu'il persiste à dire son « maître », et en 1879, il fait une réédition de l'ouvrage *Conservation, Révolution, Positivisme* de 1852 en ajoutant à ses anciens articles des remarques critiques et autocritiques parfois fort sévères<sup>61</sup>.

Quant au thème plus particulièrement en jeu ici, le traitement de l'histoire, il est à souligner combien c'est un domaine où, dès le départ, s'installent entre Comte et Littré des malentendus<sup>62</sup>.

La lecture comtienne de l'histoire fait l'objet d'un des premiers articles de Littré dans *Le National*<sup>63</sup>. Il y fait surtout gloire à Comte d'avoir cherché, et su trouver, des lois dans l'histoire, alors que des esprits moins perspicaces n'y voient qu'indéterminations et même incohérence. Cette conversion du regard

---

Paris, Hachette, 1863, 520 p.- cité ici *ACPP*. Selon Alain Rey, *Littré, l'humaniste et les mots*, Paris, Gallimard, 1970, p. 74-100, Littré a trouvé dans le *Cours* un « outillage mental », « un cadre stable et un rassurement philosophique » qui lui faisaient faute.

<sup>55</sup> Paris, Ladrangé - cité ici *CRP*.

<sup>56</sup> Voir Alain Rey, *Littré...*, *op. cit.*, et voir aussi Annie Petit, « Comte revu et corrigé : le cas Littré », *Revue Européenne des Sciences Sociales* n° 54-2, 2016, p. 69-88.

<sup>57</sup> Littré ne cesse de le dire y compris dès 1855 dans un *Dictionnaire de médecine* qu'il refond avec son collègue Charles Robin, qui, lui aussi, a été membre de la Société positiviste et l'a quitté avec Littré.

<sup>58</sup> Cette revue est la première qui se réclame expressément de la philosophie comtienne : elle subsiste jusqu'en 1883, quelques années après la mort de Littré, que Charles Robin remplace comme co-directeur auprès du second fondateur Grégoire Wyruboff.

<sup>59</sup> Littré dit même qu'il a du « scinder M. Comte »<sup>59</sup> : voir *ACPP*, *op. cit.*, « Préface », p. IV : « Je n'ai point eu à scinder l'œuvre de M. Comte, qui reste intacte et entière ; je n'ai eu qu'à en retrancher des conséquences et des applications impropres. Mais j'ai eu, et cela a été douloureux, à scinder M. Comte lui-même, c'est-à-dire à montrer que, quand il a voulu passer des principes posés dans le système de philosophie positive à l'application posée dans la politique positive, il n'a pas tenu d'une main sûre le fil qui devait le conduire ». Voir aussi p. 519 : « Heureusement c'est toujours avec M. Comte, avec la méthode créée par lui que je signale les erreurs contre la méthode » ; voir aussi toute la « Conclusion » du livre, surtout p. 668-671.

<sup>60</sup> *Cours de philosophie positive*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, J. B. Baillière et fils, 1864 ; la « Préface d'un disciple » de Littré occupe plus de 40 pages, p. V-L. Pour la 4<sup>e</sup> édition du *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte, en 1876, Littré ajoute à la « Préface d'un disciple », une « Étude sur les progrès du positivisme », jugés d'ailleurs satisfaisants.

<sup>61</sup> *Conservation, Révolution, Positivisme*, Paris, Bureaux de La Philosophie positive, 1879 ; cité ici *CRP-2*

<sup>62</sup> J'ai abordé ces questions dans « Comte revu et corrigé : le cas Littré », *Revue Européenne des Sciences Sociales*, n° 54-2, 2016, p. 69-88.

<sup>63</sup> Second chapitre du premier ensemble : « De la science sociale ou science de l'histoire » articles du *National* du 25 et 26 nov. 1844, *CRP*, 1852, p. 16-35

historique, fondatrice de la « science sociale », est une véritable révolution intellectuelle assurant l’alliance ou mieux encore la fusion de la philosophie et des sciences. À remarquer aussi que, après avoir récapitulé les points capitaux de l’œuvre comtienne, les derniers mots du premier ensemble d’articles sont pour insister sur son inscription dans l’histoire<sup>64</sup>.

Mais si la lecture de l’ouvrage de 1852 montre une assez grande fidélité de Littré aux thèses comtiennes — , en particulier en ce qui concerne l’interprétation de l’histoire occidentale et de l’ampleur de la crise révolutionnaire que la philosophie positive doit résoudre et terminer<sup>65</sup> — cependant, et dès les premiers articles, apparaît un glissement remarquable dans le vocabulaire : il y a chez Littré traduction voire confusion constante de la « sociologie » et de l’« histoire ». Ainsi exprime-t-il le programme de la philosophie positive dans son premier article :

« Faire de l’histoire une science et créer une philosophie positive, sont deux idées consécutives, mais connexes, et qui, au point où est arrivée l’humanité, ne peuvent être séparées. Faire de l’histoire une science (l’histoire n’est que la société considérée dans le temps), c’est d’une part reconnaître que les phénomènes sociaux se suivent dans une succession qui n’est ni arbitraire ni fortuite, et d’autre part déterminer la loi de cette succession ; tant que ce résultat n’est pas obtenu, ou bien les faits, à l’état de simples matériaux, ne sont qu’objets d’érudition, ou bien ils se prêtent à toutes les explications, quelques vagues qu’elles soient ; et c’est la double condition dans laquelle l’histoire est encore aujourd’hui<sup>66</sup>. »

Et Littré d’en référer au « temps, jusqu’ici seul instructeur en fait de notions historiques et politiques », d’identifier « les événements historiques, c’est-à-dire les phénomènes sociaux », et de rapporter l’essentiel de la philosophie comtienne à une exploration de l’histoire<sup>67</sup>. Le second article assume, dans son titre même, l’identification constamment suggérée par le premier : « De la science sociale ou science de l’histoire » et partout Littré appuie ses analyses des analyses de Comte sur le « tableau de l’histoire », « les leçons de l’histoire », etc. Il est aussi à souligner que dans les articles de 1844, Littré n’emploie jamais le néologisme comtien de « sociologie » — ni même l’expression « physique sociale » — lui préférant les expressions « science sociale », « science de l’histoire », « théories des sociétés », et même lorsqu’il récite à plusieurs reprises la hiérarchie des sciences<sup>68</sup> (art. IV). On ne trouve le terme « sociologie » employé par Littré qu’à partir des articles de la deuxième série et en le renvoyant toujours à l’histoire comme synonyme<sup>69</sup>. Les articles de 1850-

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>65</sup> J’ai fait ailleurs quelques confrontations détaillées des contenus : Annie Petit, « Comte et Littré : les débats autour de la sociologie positiviste », *Communications*, n° 54, *Les débuts des sciences de l’homme*, 1992, p. 15-37

<sup>66</sup> CRP, 1852, p. 6.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 13, puis 15.

<sup>68</sup> Ainsi dans l’article IV de la première série, *ibid.*, p. 55-63.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 72 : « la sociologie, ou histoire, ou science sociale comme on voudra l’appeler »...

1851, qui sont en grande partie des analyses historiques, confortent l'assimilation « histoire » et « sociologie »<sup>70</sup>.

Ces glissements n'échappent pas à Comte qui proteste à propos de la rédaction d'une circulaire :

« Je n'y désire qu'une légère rectification, qui est purement philosophique. Dans l'énumération hiérarchique des six sciences fondamentales, la dernière s'y trouve qualifiée d'*histoire*. Si vous le permettez, je substituerai ma dénomination ordinaire de *sociologie* comme étant non-seulement plus systématique, mais aussi plus complète, puisqu'elle embrasse à la fois l'étude statique et dynamique des sociétés, tandis que l'histoire ne convient qu'à la dynamique sociale »<sup>71</sup>.

Alors que pour Comte l'histoire est la « méthode » de la sociologie, donc une partie ou plutôt son outil, Littré persiste à les identifier. En se proclamant fondateur d'une science baptisée « sociologie », Comte en revendiquait une entière nouveauté ; Littré la gomme quelque peu en s'en tenant à une « science sociale » ou « histoire ». Et loin d'insister comme Comte sur la dimension abstraite de la nouvelle science, Littré, en lui donnant surtout pour objet le règlement de la « crise actuelle », la présente plutôt pour ses « applications », comme le confirment les titres choisis pour exposer les apports comtiens comme *Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés, et en particulier à la crise actuelle*<sup>72</sup> ou comme participant aux « Progrès du socialisme »<sup>73</sup>.

Par la suite Littré persiste à faire l'équivalence entre histoire et sociologie, avec constance<sup>74</sup>.

Il y a aussi chez Littré un refus de considérer l'histoire comme source d'une sociologie prédictive. Ainsi dans les « Remarques » autocritiques ajoutées à la réédition de *Conservation, révolution et positivisme* en 1879, tout en faisant gloire au positivisme d'avoir « m[is] l'étude de la sociologie à l'ordre du jour<sup>75</sup> », Littré déplore « maintes erreurs et maints faux jugements » dans son adhésion hâtive aux modalités comtiennes ; il se reproche tout particulièrement de ne pas s'être appuyé suffisamment sur l'histoire ou sur des séries trop

---

<sup>70</sup> Dans l'article du 22 nov. 1844 du *National*, la formule comtienne « faire de la politique une science » est traduite par Littré « faire de l'histoire une science » ; dans les articles des 3 et 4 déc., qui rappellent à plusieurs reprises la hiérarchie des six sciences, Littré persiste à appeler la dernière « science sociale » ou « histoire ». Voir aussi le troisième article de la seconde série, « Progrès parallèle de la société et de la science, et destination sociale du positivisme », d'août 1849, qui précise combien la philosophie positive est liée à l'étude de l'histoire, tant par l'explication qu'elle peut donner des filiations, que par l'efficacité d'une référence à la tradition historique.

<sup>71</sup> Comte à Littré, 13 nov. 1848, CG, IV, p. 207.

<sup>72</sup> 1852, titre de la II<sup>e</sup> partie.

<sup>73</sup> 1852, titre de la III<sup>e</sup> Partie.

<sup>74</sup> Voir dans *Paroles de philosophie positive*, [1859], 2<sup>e</sup> éd. Paris, Ladrangue 1863, p. 12, p. 23-25, p. 70 ; la classification présentée dans la « Préface » du recueil *La Science au point de vue philosophique*, 1873, où la dernière science est nommée « Histoire et sociologie ». Voir aussi dans ce recueil, chap. XII, l'affirmation de l'équivalence entre « études sociologiques ou historiques », article de 1868 ; et encore dans un article à propos de Cournot en 1880, sa définition de « la science de l'histoire ou science de l'évolution des sociétés ».

<sup>75</sup> CRP-2, 1879, p. 328, et voir aussi p. 277, 379, etc.



courtes<sup>76</sup>, et d'avoir versé dans l'« utopie »<sup>77</sup>, confondant « prévision » et « hypothèse »<sup>78</sup> ou « prévision » et « prophétie » ou encore « prévisions » et « conjectures »<sup>79</sup>.

En fait, si Littré souscrit bien en gros à la philosophie de l'histoire qui cadre la philosophie positive, il a une pratique de l'histoire très différente de celle de Comte. Celui-ci dessine volontiers de grandes fresques, et ne s'attarde guère à préciser des dates, des lieux, des acteurs, il fait de la philosophie de l'histoire plutôt que de l'histoire, et c'est aussi pourquoi son histoire-sociologie cherche à prévoir et se veut guide d'avenir. Littré lui, a un rapport à l'histoire très complexe, il se complaît volontiers au passé, s'applique à en connaître les détails, en éprouve aussi quelque nostalgie<sup>80</sup> ; c'est un historien-philologue qui rompu aux travaux d'érudition, que ce soit de grandes entreprises de traduction et d'édition<sup>81</sup> ou que ce soit des contributions éparses d'articles sur l'histoire de médecine, ou sur l'histoire littéraire, études ou compte rendus minutieux réunies ensuite en recueils<sup>82</sup>. Littré a toujours le souci d'analyser en précision les situations différenciées dans les détails, et les évolutions les plus fines des mots et des traits de civilisations. Et il se garde soigneusement de prévisions qui seraient conjectures et utopies. Pour Littré l'histoire ne peut maîtriser que la dimension du passé, et sans doute informer le présent, mais prévoir le futur reste une ambition qui, somme toute, lui semble peu scientifique.

### 3. — Pierre Laffitte

Qu'en est-il alors pour celui qui prend après Comte la direction du positivisme orthodoxe ? Quel usage fait-il de l'histoire ?

Je m'en tiendrai à quelques rapides rappels de l'œuvre de Laffitte pour montrer combien ce

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, voir par exemple p. 61-64, 307-318, 410-416, 482.

<sup>77</sup> *Ibid.*, par exemple p. 64, où Littré précise : « je ne me sers point de cette expression en un sens dédaigneux ou défavorable ; je veux seulement dire qu'une telle conception est tellement loin de la réalité »

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 136, 365-366 : là où Littré voyait l'imminente réorganisation de la société, il ne voit plus « qu'une hypothèse qui a ceci de positif, qu'elle est vérifiable, et ceci de particulier, qu'elle ne le sera qu'après un long intervalle de temps car nous sommes loin des conjonctures qui permettront d'entrevoir la nature et la direction des modifications à venir ».

<sup>79</sup> *Ibid.*, voir par ex. p. 289-292 et p. 484.

<sup>80</sup> Voir Annie Petit : « Les travaux littéraires de Littré : l'indiscipline d'un disciple positiviste » dans *Littérature et positivisme*, actes du colloque de juin 2002, sous presse.

<sup>81</sup> L'édition des *Ceuvres complètes d'Hippocrate*, comprend 10 volumes et s'étale sur plus de 20 ans. Littré a mené d'autres grandes entreprises qui en appellent à l'érudition du traducteur philologue ou aux qualités minutieuses de l'historien : ainsi de la traduction de la *Vie de Jésus* de David Strauss (1839), celle de *l'Histoire naturelle de Plin* [1848], ou encore la publication des *Ceuvres politiques et littéraires d'Armand Carrel* [1857\_1859] sans compter les travaux de dictionnaires – refonte du *Dictionnaire de médecine...*, de Nysten [1855] ; *Dictionnaire de la langue française*, [1863-1873] et ses rééditions.

<sup>82</sup> De nombreuses publications de Littré sont ainsi des recueils on a déjà évoqué *Conservation, Révolution, Positivisme*, mais voir aussi *Histoire de la langue française* [1862] ; *Études sur les Barbares et le Moyen Age* [1867], *Médecine et médecins* [1872] ; *La Science au point de vue philosophique* [1873] ; *Littérature et Histoire* [1875] ; *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine* [1876] ; *De l'établissement de la Troisième République* 1880] ; *Études et Glanures pour faire suite à l'Histoire de la langue française* [1880].

personnage capital du positivisme orthodoxe montre, lui aussi, que l'importance donnée à l'histoire est un des traits majeurs de la portée philosophique de l'œuvre comtienne

D'abord il est clair que Laffitte a jugé que recueillir et transmettre l'héritage de Comte en ce qui touche l'histoire était primordial. Car à peine nommé « directeur du positivisme », il ouvre un *Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité*, choisissant le même intitulé que celui professé par de Comte en 1849-1851<sup>83</sup> : il le commence en décembre 1858 – Comte est mort en septembre 1857. La comparaison des plans du maître et du disciple est intéressante car Laffitte ajoute une partie, la deuxième proposant un ensemble de leçons sur les « Principaux Types »<sup>84</sup>. Commentant la reprise de son cours, Laffitte s'explique sur cette modification, en précisant qu'il a voulu le réduire « essentiellement à sa partie concrète » pour « préparer la graduelle transformation de ce cours en un véritable système de commémoration positive »<sup>85</sup>. Laffitte professe affectivement par la suite des cours « les grands types de l'Humanité » intercalés avec des cours de sociologie, dont certains sont publiés en ouvrages ou en articles<sup>86</sup>. On peut donc dire que et Laffitte, plus que son maître, opte pour une histoire « typologisée », présentée surtout par les « héros » - grands types de l'Humanité, sur lesquels il fixe l'attention. La transformation du « Cours philosophique d'histoire de l'Humanité » en une présentation des « Grands types » l'atteste. C'est une option manifeste pour une plus grande attention au concret, alors que Comte cherchait surtout des lois abstraites de l'histoire et des évolutions, tout en listant les héros de l'Humanité dans le Calendrier concret. Dans son approche personnalisante, Laffitte souligne aussi le souci de « l'utilité » et se défend de faire une « œuvre de spéculation pure » ; il dit que son cours « répond à un besoin du moment » et veut « l'adapter autant que possible aux nécessités présentes » en trouvant « motif à des considérations d'ordre divers dont l'application aux faits contemporains sera comme le côté pratique de cet enseignement<sup>87</sup> ».

D'ailleurs, Laffitte suit une politique de propagande du positivisme qui mise beaucoup sur « l'éducation » et l'enseignement. Dès 1862, il déclare vouloir instituer un « enseignement positiviste », il profite en 1875 d'une nouvelle loi sur « l'enseignement supérieur libre », pour fonder la « Société positiviste

---

<sup>83</sup> Cours publié par Laurent Fedi, Genève, Droz, 2017. Le *Discours d'ouverture*, de cours a été assez vite publié, Paris, V. Dalmont et Dunod, 1859, 1 vol., 183 p.

<sup>84</sup> Cette seconde partie comporte 12 leçons, entre la première traitant de la « Théorie générale de l'évolution » et des « États successifs » ; et la troisième traitant de « L'Avenir Humain ».

<sup>85</sup> Laffitte, 13<sup>e</sup> *Circulaire* de 1861, p. 3-4. Laffitte a repris dès octobre 1857 la rédaction et la diffusion des *Circulaires annuelles* qu'avait instaurées Comte.

<sup>86</sup> Pour les ouvrages voir *Les Grands types de l'Humanité, Appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine*, leçons rédigées par le Dr P. Dubuisson, Paris, E. Leroux, 1875-1876. 2 vols, traitant des types antiques ; d'autres cours sont publiés en suite d'articles dans la *Revue occidentale* que Laffitte a réussi à fonder en 1878 ; les cours sur *Le Catholicisme*, sont repris en ouvrage Paris, au siège de la Société positiviste, 1897, 692 p.

<sup>87</sup> Voir *Les Grands types de l'Humanité, op. cit.*, « Discours d'ouverture », p. 1.

d'enseignement supérieur », et il organise des interventions dans les bibliothèques, surtout dans les « Bibliothèques populaires », et salles diverses dont il obtient la possibilité de multiplier cours et conférences. Professeur de métier, cette activité est pour lui essentielle, primordiale pour la diffusion du positivisme et il y entraîne ses confrères<sup>88</sup>. En fait, il y a aussi chez Laffitte, un souci du pratique et du concret plus prégnant que chez Comte, souci que l'on voit aussi dans l'intérêt porté à la « Philosophie troisième ou encyclopédie concrète »<sup>89</sup>, et à la « Morale »<sup>90</sup> dont Comte avait annoncé les programmes mais qu'il n'avait jamais réalisés alors que Laffitte développe ces cours<sup>91</sup>. De plus, Laffitte y apporte certaines inflexions significatives<sup>92</sup>.

Cependant lorsqu'il traite de l'histoire des sciences, Laffitte opte aussi pour les grandes fresques dites « philosophiques », où l'on voit que le disciple a bien retenu de son maître la préférence pour l'ordre dogmatique par rapport à l'ordre historique. L'histoire est surtout traitée surtout en vue de la dogmatisation. Laffitte reconnaît ce souci de la dogmatisation en commentant son cours de Mécanique :

« Je m'y laisse aller à tous les développements dogmatiques et historiques que nécessite cette nouvelle manière de concevoir la mécanique rationnelle. L'incorporation intime de l'histoire dans l'exposition dogmatique pour éclairer les conceptions principales par leur évolution et faire prévaloir le sentiment social, exige, au début, des développements qui pourront plus tard être davantage concentrés »<sup>93</sup>.

Dans un article sur « l'enseignement de l'histoire des sciences » à propos de ses cours de 1884-1886<sup>94</sup>, Laffitte, prétend faire œuvre toute nouvelle : « réaliser définitivement l'histoire, qui n'a jamais été faite jusqu'ici de l'évolution graduelle des constructions scientifiques ». Le programme présenté surprend à plus d'un titre. D'une part, Laffitte l'organise très clairement autour de la sélection des « types » : il s'agit de «

---

<sup>88</sup> Voir aussi Annie Petit « Pierre Laffitte, professeur », dans *Pierre Laffitte (1823-1903) - Autour d'un centenaire*, Turnhout, éditions Brepols, *S&TP Science et techniques en perspective*, II<sup>ème</sup> série, n° 8, 2005 fasc. 1, p. 49-80.

<sup>89</sup> Comte annonce dans *S. IV*, chap. III, la nécessité de faire une « Encyclopédie concrète » comme « philosophie troisième » en complément de l'« Encyclopédie abstraite ». En fait, il avait déjà programmé à plusieurs reprises des ouvrages relevant de cette approche : dès le « Plan... » de 1822-1824, il proposait des travaux sur « l'action collective que, dans l'état actuel de toutes leurs connaissances, les hommes civilisés peuvent exercer sur la nature pour la modifier à leur avantage » (p. 81) ; la promesse est renouvelée à la fin du *Cours*, avec la programmation d'un volume qui « consistera en un traité systématique de l'action de l'homme sur la nature » et s'occupera de la « science concrète » (60<sup>e</sup> l., p. 789-791).

<sup>90</sup> Comte prévoit Comte a rédigé les plans des cours de Morale – « Morale théorique » et « Morale pratique » datés du 1<sup>er</sup> février 1857, et communiqués à Audiffrent le 24 mars 1857, complétés par un additif du 18 juillet. Audiffrent les a publiés dans son *Appel aux médecins*, 1862, p. 182-183. Les plans des cours de Laffitte ont fait l'objet d'affiches détaillées (Arch. MAC).

<sup>91</sup> Laffitte a fait plusieurs Cours de morale positive, en 1872-1873 et en 1873-1874 ; puis il les a dédoublés en Cours de Morale Théorique, 1878-1879 et Cours de Morale Pratique, 1879-1880 ; repris en 1884-1885 et 1885-1886. Les Cours de philosophie troisième sont déclinés en Théorie de la Terre, 1886-1887 ; Théorie de l'Humanité, 1887-1888 ; Théorie de l'Industrie, 1888-1889.

<sup>92</sup> Dans le cours de « Morale théorique », Comte planifiait une sixième partie traitant de la « Théorie de l'Intelligence », subdivisée en trois études « Raison abstraite, Raison concrète, Harmonie mentale » ; il est significatif que Laffitte intitule cette partie « Théorie de la raison » déclinée en « Concrète, Abstraite, Harmonie mentale », ce qui donne, à l'encontre du plan comtien, la priorité au concret sur l'abstrait.

<sup>93</sup> Voir 35<sup>e</sup> *Circ.*, 1883, p. 3.

<sup>94</sup> « De l'enseignement de l'histoire des sciences », daté de décembre 1885, *R.O.*, 1886, n°2, p. 196-201 ; cours donnés rue Monsieur-le-Prince en 1884-85 jusqu'en juillet, et repris à partir du 7 décembre 1885.

coordonner la théorie de l'évolution scientifique moderne autour des types principaux qu'Auguste Comte, dans le calendrier positiviste, a groupé dans le mois de Bichat ». D'autre part, « c'est l'évolution scientifique relative à la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie, qui est le sujet précis de mon étude » ; « sujet précis » ... bien ample donc. L'ampleur du domaine étudié est redoublée par celle des époques concernées, car bien que Laffitte annonce son souci de « l'évolution scientifique moderne » depuis Copernic, il juge aussitôt nécessaire de s'attacher à l'« évolution préliminaire » « due aux Grecs et continuée par les Arabes », qui l'occupe essentiellement la première année. Ainsi l'auteur dont il est le plus souvent question dans cet article est l'antique Hipparque qui a « créé » « l'appareil mathématique de combinaison des observations abstraites, c'est-à-dire la trigonométrie rectiligne et sphérique » ; les Arabes, du IXe siècle, dont Albaténus, et du XIIIe siècle, puis les modernes y auraient seulement apporté « des développements et des perfectionnements ». Cette présentation est donc celle d'une histoire-évolution graduelle, où se succèdent les moments de la « création », des « développements », pour arriver à « la constitution définitive », attribuée par Laffitte à Euler, qui a bénéficié des « développements » additifs des « modernes », Viète, Leibnitz, Newton. Après cette première année d'enseignement consacrée à la construction de « l'appareil mathématique », Laffitte projette pour la seconde « l'exposition de la méthode d'observation scientifique » annoncée selon le même schéma : une « fondation » par l'astronomie et « l'institution » par Hipparque ; puis une « évolution graduelle » jusqu'à Copernic. Laffitte expose ainsi un « continuisme » historisant qui excède largement les propos d'histoire des sciences tenus par son maître : Comte soulignait souvent une chronologie composée, avec des révolutions multiples, des ruptures, des va-et-vient, des latences, des résistances et des rémanences<sup>95</sup> que Laffitte semble avoir effacées. Le disciple, condensant les leçons du maître, en accentue la rigidité.

Dans les programmes suivis par Laffitte lorsqu'il est professeur d'« Histoire générale des sciences » au Collège de France, à partir de 1892, se lit aussi cette vocation « philosophique » qui dirige une conception de l'histoire très large, désireuse de présenter des « évolutions » sur le long cours et d'en dessiner des directions principales<sup>96</sup>. Il ne s'agit pas de de s'attacher aux détails de la documentation, à l'établissement de textes, ou à l'exploitation d'archives ou de découvrir des inédits. Ce qui compte c'est la philosophie de l'histoire et ses leçons. Comme si l'intérêt porté au passé tenait surtout à situer le présent et programmer l'avenir.

Ainsi dans le traitement de l'histoire par Laffitte, se multiplient aussi tensions et paradoxes.

---

<sup>95</sup> Voir A. Petit, *Le Système d'Auguste Comte, op. cit.*, III<sup>e</sup> Partie.

<sup>96</sup> En 1892-1893, Théorie générale de la science abstraite et Avènement de la géométrie grecque ; en 1893-1894, *idem* ; en 1894-1895, Évolution de la science abstraite Mathématiques et astronomie d'Euclide à Descartes ; en 1895-1896, *idem* ; en 1896-1897, Lois d'évolution des sciences physico-chimiques et biologiques ; en 1897-1898, Évolution des conceptions sociologiques d'Aristote à Auguste Comte ; en 1898-1899, Évolution scientifique depuis la Révolution ; en 1899-1900, Histoire de l'évolution scientifique au XVIIIe siècle ; à partir de fin 1900, Laffitte, malade, est suppléé par Camille Monier.

En tout cas, si Laffitte illustre aussi l'importance donnée à l'histoire dans le positivisme comtien, il le fait d'une autre façon que les personnages précédemment évoqués. Mill retenait l'intérêt de la philosophie de l'histoire comtienne, tout en pointant quelques désaccords sur certains points d'histoire, et en refusant totalement par contre les prévisions et programmes avancés par Comte. Littré acceptait lui aussi en gros la philosophie de l'histoire du maître ; mais il a vis-à-vis des faits historiques une attitude tout autre. Il est comme fasciné par les événements et les écrits du passé, qu'il étudie avec la plus grande attention, pour en détailler les traits originaux. Et comme Mill, il déplore les conjectures d'avenir auxquelles Comte s'est laissé aller, et qui un temps l'ont lui aussi séduit. Laffitte est fidèle aux grands traits de la philosophie de l'histoire comtienne et à sa recherche des lois abstraites ; en même temps dans ses études de l'histoire, il met l'accent sur le concret et s'emploie à une histoire typologique dont il use comme outil pédagogique dans des programmes éducatifs.

#### – Conclusion

Même si les lecteurs de Comte ont des avis différents, personne ne doute de l'importance de la portée philosophique du Cours quant à la réflexion sur l'histoire. Ce qui fait consensus sur ce point est aussi que le « Système de philosophie positive » selon l'intitulé que son auteur lui donne lorsqu'il est achevé, est un effort manifeste pour donner au terme « science » un sens plus précis. J'ai insisté sur cela dans mon précédent livre, en disant qu'il s'agit d'en faire une « appellation contrôlée », alors que si longtemps « science(s) » au singulier ou au pluriel a eu un sens très large, plus ou moins synonyme de « savoir(s) » ou de « connaissance(s) ». La philosophie positive et le positivisme invitent au moins à des distinctions plus caractérisées et plus précises, à chercher pour ce qui est science(s) des critères distinctifs. Or l'histoire est dans le *Cours* de Comte un savoir dont le statut est interrogé : Comte la dit méthode de la sociologie ; en même temps, il en use plutôt comme philosophie de l'histoire, dont les rapports à l'histoire qui se déroule sont aussi complexes que les rapports à la pratique historique. J'espère que ces quelques réflexions les aura éclairés.

J'aimerais conclure sur une question d'historiographie, en rappelant les analyses que Charles Olivier Carbonell a faites sur « l'histoire positiviste »<sup>97</sup>, expression née dans le combat mené par « l'école des *Annales* » contre les historiens universitaires de la fin du XIXe siècle, mais dont il montre qu'ils qui n'avaient rien à voir avec l'histoire conçue et pratiquée par Comte, pas plus d'ailleurs qu'avec celle de Littré. L'« l'histoire positiviste » au sens où les historiens de l'école des *Annales* en ont fait la critique reste introuvable ; mais dans la philosophie positive et le positivisme de Comte et de ses disciples, l'histoire est partout.

---

<sup>97</sup> Voir Charles-Olivier Carbonell, « L'histoire dite positiviste en France », dans *Romantisme*, 1978, vol. 8, n° 21-22, p. 173-185.

\*